

regards

Les Printemps arabes

sous la direction de **Michel Peterson**



MÉMOIRE
D'ENCRIER



يحيى

LES PRINTEMPS ARABES

Sous la direction de Michel Peterson

REGARDS

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Mise en page: Virginie Turcotte
Maquette de couverture: Étienne Bienvenu
Calligraphies: Azouz Mansour
Dépôt légal: 4^e trimestre 2011
© Éditions Mémoire d'encrier et les auteurs, 2011

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Vedette principale au titre :

Les printemps arabes

(Regards)

ISBN 978-2-923713-67-0 (Papier)

ISBN 978-2-89712-167-9 (PDF)

ISBN 978-2-89712-166-2 (ePub)

1. États arabes. 2. Arabes - Conditions sociales - 21^e siècle. 3. Arabes - Vie intellectuelle - 21^e siècle. 4. États arabes - Politique et gouvernement - 21^e siècle. I. Peterson, Michel.

DS36.7.P74 2011 909'.0974927 C2011-941993-9

Nous reconnaissons, pour nos activités d'édition, l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Conseil des Arts du Canada et du Fonds du livre du Canada.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal, Québec,
H2S 1H9
Tél. : (514) 989-1491
Télec. : (514) 928-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

LES PRINTEMPS ARABES

Sous la direction de Michel Peterson

REGARDS

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Dans la même collection :

Transpoétique. Éloge du nomadisme, Hédi Bouraoui

Archipels littéraires, Paola Ghinelli

L'Afrique fait son cinéma. Regards et perspectives sur le cinéma africain francophone, Françoise Naudillon, Janusz Przychodzen et Sathya Rao (dir.)

Frédéric Marcellin. Un Haïtien se penche sur son pays, Léon-François Hoffman

Théâtre et Vodou : pour un théâtre populaire, Franck Fouché

Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones, Françoise Naudillon, Christiane Ndiaye et Sathya Rao (dir.)

La carte. Point de vue sur le monde, Rachel Bouvet, Hélène Guy et Éric Waddell (dir.)

Ainsi parla l'Oncle suivi de *Revisiter l'Oncle*, Jean Price-Mars

Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Métis et Blancs dans le Grand Nord canadien, Jean Morisset

Aimé Césaire. Une saison en Haïti, Lilian Pestre de Almeida

Afrique. Paroles d'écrivains, Éloïse Brezault

Littératures autochtones, Maurizio Gatti et Louis-Jacques Dorais (dir.)

Refonder Haïti, Pierre Buteau, Rodney Saint-Éloi et Lyonel Trouillot (dir.)

Entre savoir et démocratie. Les luttes de l'Union nationale des étudiants haïtiens (UNEH) sous le gouvernement de François Duvalier, Leslie Péan (dir.)

Images et mirages des migrations dans les littératures et les cinémas d'Afrique francophone, Françoise Naudillon et Jean Ouédraogo (dir.)

Haïti délibérée, Jean Morisset

Controverse cubaine entre le tabac et le sucre, Fernando Ortiz

*Pour Imad Aber, Maya Boti, Aïcha Jeddi, Tarek Jbeili,
Mohamed Ali Jeddi, Mayssa et Liana Kassir, Nawal Laaroussi,
Kevin Lysius, Saïd M'Roumbaba, Sara Mansour,
Gabriela Peterson, Hadj Rabah Mohamed Walid
et tous les autres jeunes qui portent nos espoirs les plus fous.*

*Cours! lui dit le colon, car cette terre n'est plus la tienne.
Il se retourne et lui répond avec une bombe autour de son abdomen.
Oh!! Mon dieu regarde ce qu'on a fait du monde.
Oh!! Mon dieu regarde ce qu'on laisse à nos mômes.*

Soprano, Ce qu'on laisse à nos mômes

QUE FAIRE ?

Michel Peterson

Tout petit, j'étais fasciné par un magnifique livre que m'avait acheté ma mère, elle qui, quasiment aveugle, ne le voyait que du fond de son monde enténébré. Ce merveilleux coffre aux trésors, que j'ai conservé dans ma bibliothèque avec quelques autres qui ont survécu à mes voyages, était nul autre que *Les mille et une nuits*, dans l'édition des Deux coqs d'or. Je me plongeais dans cet univers proposant l'infini, du moins si l'on en croit Borges, qui écrit quelque part que le 1 des 1001 nuits indique l'éternité dans laquelle envoûte son Maître la divine Schéhérazade. La voix de cette femme mystérieuse guidait mes pas comme ceux du Roi Shahryar dans les aventures d'Aladin, d'Ali Baba et de son frère Kassim, du Roi Sabour et de son cheval magique, du pauvre pêcheur, de Sindbad, du dormeur éveillé, de la Reine des serpents et de toutes les créatures imaginaires qu'elle extrayait des mythes et des traditions les plus anciennes.

Je ne percevais pas alors la dimension hautement séductrice et subversive de ce texte féminin, laquelle demeure encore active de nos jours, au point où, en 1985, le tribunal des mœurs du Caire ordonnait la destruction de 3000 exemplaires parce que la conduite morale qui s'esquisse entre les miroirs et les antichambres de ces torrides nuits contreviendrait à la charia¹. Surtout, je n'aurais su prévoir que des rencontres bouleversantes allaient m'ouvrir à la civilisation arabo-musulmane puis me mobiliser avec une telle

1 C'est ce que relate Malek Chebel dans « *Les Mille et Une Nuits*. Et l'amour prit son envol », dans le numéro spécial *L'épopée de l'Islam. De Mahomet aux révolutions arabes d'aujourd'hui*, mai-juin 2011, p. 68.

intensité lors des secousses sociopolitiques que nous mettons désormais en marche avec la formule « Le Printemps arabe », d'ailleurs adoptée et légitimée par diverses institutions.

Cette passion prit un tour inédit lorsque je fus invité à participer, dans l'immédiat après-coup de la révolution tunisienne de 2011, au colloque inaugural d'une association qui venait tout juste d'être fondée, à savoir AVERTI, dont l'acronyme désigne l'Association de vigilance et d'engagement pour la révolution tunisienne et son immunité. La mission de cette association au nom quelque peu romantique est on ne peut plus claire et ambitieuse : promouvoir l'éveil démocratique aux niveaux politique, social, économique et culturel, ce qui compte dans un pays qui n'avait pratiquement pas connu une réelle vie démocratique depuis son indépendance en 1956. Le thème dudit colloque, qui eut lieu les 12 et 13 mars, était « Passion, pouvoirs et institutions ». Ce fut un moment tout à fait extraordinaire de prise de parole, d'autant plus que personne ne semblait cette fois craindre les représailles de la police de Zine el-Abidine Ben Ali. Parmi les conférenciers se trouvaient Stéphane Hessel, l'auteur d'*Indignez-vous!* et d'*Engagez-vous!*², le journaliste Jean Daniel, le philosophe et anthropologue Youssef Seddik, Raja Ben Ammar, la directrice du théâtre Mad'Art, l'historien Yassine Essid ainsi que le neuropsychiatre et psychanalyste Essedik Jeddi³. La magie opéra de manière efficace : les discussions furent riches, parfois musclées, des jeunes prirent la parole. Quant à moi, alors que quelques mois plus tôt, lors d'un colloque de l'Association tunisienne de psychiatre d'exercice privé, consacré au thème « Psychiatrie et violence », j'avais dû renoncer, comme on me l'avait délicatement intimé, à discuter la question de la torture, cette fois, lors du colloque d'AVERTI, c'est de cela précisément que je parlai sur la base de mon expérience de clinicien auprès de Tunisiens qui, après avoir été torturés, avaient logé une demande de statut de réfugié au Canada, laquelle leur avait été refusée parce que les Services d'Immigration ne reconnaissaient pas que la torture était monnaie

2 *Indignez-vous!*, Paris, Indigène éditions, 2011 ; *Engagez-vous!*. Entretien avec Gilles Vanderpooten, Paris, L'Aube, 2011.

3 Un second colloque, intitulé « La démocratie, la liberté et la question religieuse » eut lieu en juin dernier avec, cette fois, la participation, parmi d'autres, de Gamel El Banna, Hilmi Charaoui, Hichem Djaït et Mahmoud Hussein.

courante dans ce pays considéré comme un modèle de luxe, de calme et de volupté⁴.

De ces séjours, et surtout du second, je rapportai mille et une idées, mille et un désirs, dont celui de réunir des amis de plusieurs pays pour faire comprendre la complexité des révoltes arabes. Déjà, à Sidi Bou Saïd, j'en profitai pour réaliser en compagnie de ma fille un entretien, qu'on lira ici, avec Youssef Seddik, cofondateur d'AVERTI, grand anthropologue, traducteur, helléniste et arabisant dont l'un des mérites est d'avoir mis radicalement en question l'interprétation canonique du Coran par la Tradition pour en proposer une autre qui l'ouvre sur l'universalité contemporaine. Il nous explique sa version de la révolution de la Dignité en l'inscrivant dans une Histoire et en soulignant la logique. Loin d'être assimilable à la révolution des Roses en Géorgie et à la révolution des Œillets au Portugal, loin d'être une variante de la révolution de Velours et du Printemps de Prague⁵, cette « révolution » écarte en réalité la référence à la fragilité du jasmin parce qu'elle fut tout sauf un élan romantique, à commencer par le fait qu'elle fut déclenchée par l'auto-immolation, le 17 décembre 2010, de Mohamed Tarek Bouazizi, et qu'il y eut, entre le 17 décembre 2010 et le 14 janvier 2011, environ 300 personnes tuées et 700 autres blessées, cela sans compter les quelques 23 000 Tunisiens arrivés depuis le début de l'année sur l'île italienne de Lampedusa. Dans ses réponses méticuleuses, Seddik dégage quelques éléments clés de l'histoire tunisienne

4 Il est d'ailleurs loin d'être évident que la pratique de la torture ait cessé en Tunisie, ainsi qu'en témoigne une lettre ouverte adressée à Monsieur Béji Caïd Essebsi, premier ministre intérimaire, par Madame Harbia Halimi et publiée dans *La Presse* de Tunisie le 24 mars 2011, puis retransmise successivement sur Internet et sur Youtube par Ridha Bourkhis et Youssef Seddik. Madame Halimi, originaire de Kasserine (l'une des villes du carré rouge de la révolution, avec Thala, Menzel Bouziane et Sidi Bouzid), écrit : « Le chef de la police, vestige de l'ancien régime du président déchu est encore là. Il arrête son jugement, torture, fait signer des procès-verbaux entièrement rédigés par lui avant d'être soumis à la signature du prévenu. Il s'agit de mon fils Sedki, un handicapé, il vit de la moitié du foie et de la rate, marié, père d'une petite fille née cette semaine, pendant sa détention. » Je rappelle également que Belhassen Trabelsi, pudiquement qualifié d'« homme fort » du régime Ben Ali, a lui aussi présenté une demande de statut de réfugié au Canada, ce qui devrait lui permettre d'y rester plusieurs années alors que ses activités criminelles bien connues le rendent en principe et en droit d'emblée inadmissible, ainsi que le prouve d'ailleurs le fait qu'un mandat d'arrêt international ait été émis contre lui.

5 Dans la plaquette qu'elle consacre à Mohamed Tarek Bouazizi, Claire Gaillois reprend elle aussi ces appellations. *Vivre libre*, Paris, L'Éditeur, 2011, p. 17.

et en vient à mettre en relief le fait que c'est le refus de l'humiliation plus encore que de la tyrannie qui fut le levier de la révolte... des jeunes, bien plus que des intellectuels – un peu d'ailleurs comme ce mouvement qui inspire aujourd'hui *Occupy Wall Street*, constitué de gens scandalisés par le totalitarisme néo-libéral et l'indécence des banquiers et des financiers. Pour ce qui est de comprendre comment s'est propagé le feu dans l'ensemble du monde arabo-musulman, il y a là un immense travail de pensée à venir dans lequel n'entre pas cet ouvrage, mais auquel j'aimerais qu'il contribue.

Il fallait donc, pour entendre ce qui se trame dans le mouvement des révoltes arabes, plutôt que d'avaliser le lénifiant discours occidental sur cette nébuleuse de positions et de discours, permettre qu'on puisse en percevoir et en comprendre la complexité. C'est pourquoi j'ai conçu ce livre comme un agencement polyphonique donnant voix à des points de vue qui souvent se rejoignent, mais parfois aussi se choquent, se réfractent, se diffractent, tout en se prolongeant les uns les autres. Cette « stratégie » permet de dresser la carte des révolutions en dégagant les facteurs externes et exogènes ainsi que les facteurs internes, à chaque fois spécifiques, sans qu'on puisse pour autant les réduire à des dénominateurs communs puisque la laïcité tunisienne est à mille lieues de la monarchie saoudienne de même que le fantasme panarabiste du parti Baath en Syrie ne rejoint nullement les aspirations du bloc sadriste en Irak, les fondements du pouvoir clérical chiite iranien ou la stratégie de la monarchie sunnite des Al-Khalifa du Barheïn (port d'attache de la V^e flotte états-unienne), qui s'attaquent aux chiites confinés à l'opposition, allant jusqu'à juger par contumace Hassan Meshaima, une des figures importantes de l'opposition qui vit en exil à Londres. C'est donc dire que la futurologie risque d'être facilement mise à mal dans ces jeux entre les mouvements populaires qui ne s'accordent pas tous, loin de là, sur la finalité de leurs protestations, et des pouvoirs pour la plupart hostiles au multipartisme. Il serait bien trop simple de faire de la démocratie à l'occidentale *la* solution dont *devraient* rêver les masses arabes.

Cette importance des facteurs exogènes (les occupations étrangères) et endogènes (les régimes arabes oppressifs) avait d'ailleurs, avec la violence de l'islamisme radical, été mise en relief par Samir

Kassir, dans ses *Considérations sur le malheur arabe*⁶, ouvrage capital sur lequel s'appuie le politologue Camille Ammoun pour insister sur la montée et la défaite de l'islamisme radical, celle-ci étant consacrée par la mort de Ben Laden et par les Printemps arabes. L'hypothèse selon laquelle les pays arabes ne possèderaient pas les composantes sociales leur permettant d'accéder à la démocratie se voit dès lors définitivement infirmée. À partir de là, Camille dégage au moins quatre scénarii possibles : l'enlèvement des conflits, la perpétuation d'un système autoritaire, l'autocratie partagée entre différentes forces ou la démocratie.

Comment et d'où ces révoltes sont-elles venues ? Selon Fethi Benslama, la révolte tunisienne serait, elle, apparue dans un « angle mort », d'où la nécessité de penser la « soudaineté » comme « ce qui vient sans être vu », renversant la soumission en insoumission. Le nom de ce déclenchement est, selon lui, l'auto-immolation de Bouazizi, cet acte étant devenu une source d'identification pour les Tunisiens en retournant l'impuissance en toute-puissance (*gahr*)⁷. Or, au-delà du fait que cet acte ne fut pas le premier du genre en terre tunisienne – ce qui implique que l'hypothèse de la génération spontanée de la révolte demeure sujette à caution –, il était nécessaire de tenter d'en comprendre la teneur et la dimension anthropologique. C'est cette démarche que nous permet de faire le psychanalyste Karim Jbeili en montrant qu'au-delà des analyses politiques et sociologiques convenues, arrimées à un islamisme douloureusement simplifié, l'immolation du jeune homme renvoie aux mythes fondateurs urbains. Dans cette scène sacrificielle, la peau calcinée irait jusqu'à fonder une nouvelle Tunisie au même titre que la peau d'un bœuf servit jadis à établir les limites de Carthage.

Voilà qui relativise le caractère prétendument spontané de cette révolte et qui élargit la toile des interprétations possibles de telle sorte qu'on peut ajouter à la thèse socio-économique immédiate du ras-le-bol, celle de l'avènement sur la longue durée d'une nouvelle raison arabe, c'est-à-dire, pour reprendre la thèse du philosophe marocain Mohammed Abed Al Jabri, d'une lutte contre le sous-développement des peuples qui amène enfin l'avènement des

6 Arles, Actes Sud Sindbad, 2004.

7 « Soudain l'immolation », *Libération*, mardi 1^{er} février 2011, p. 20.

Lumières pour réconcilier un richissime patrimoine et les traditions avec l'hypermodernité occidentale. Mais même si le mot d'ordre de la rue tunisienne fut repris par des milliers de manifestants altermondialistes lorsqu'ils défilèrent en mai dernier dans les rues du Havre, sur la côte normande, pour dénoncer le sommet du G8 qui eut lieu à Deauville (les 26 et 27 mai) : « G8 dégage, les peuples d'abord, pas la finance », il faut prendre garde à ne pas simplement ramener ce mouvement du côté d'une demande de consommation à l'occidentale. Il s'agit bien là d'une révolution de la Dignité, mot qui, sans laisser s'échapper les effluves amoureux du jasmin, mise plutôt, comme l'avance cette fois le neuropsychiatre Essedik Jeddi, sur l'Être et le Pouvoir-Être. Ainsi, l'un des enjeux majeurs des Printemps arabes est-il sans doute que chacun puisse à nouveau habiter sa terre, son corps et sa psyché, ce qui, après des décennies de dictature sauvage, représente un significatif accroissement d'humanité. La poétesse Nadine Ltaif, dans son poème *2011, année catharsis*, nous interpelle : « une porte est défoncée mais d'autres portes attendent pour s'ouvrir ».

On aura donc compris pourquoi l'ouvrage que voici, dont l'objectif est de jeter un éclairage prismatique sur les Printemps arabes, inquiète la division Arabo-musulmane-Occident et mise sur une alliance contre les autoritarismes fous soutenus par des forces externes soucieuses de faire fructifier les divisions. Ce qui vient de se passer – et continue d'advenir dans les pays arabes en déconstruisant le lien qu'on tentait de faire passer pour *naturel* entre religion et politique – ne peut pas être analysé comme un même événement qui se serait démultiplié en variantes dans un ensemble somme toute relativement uniforme.

On dira que c'est là pure lapalissade et l'on aura certes raison. Néanmoins, je l'assume parce que je juge nécessaire d'affirmer que nous ne pouvons comprendre les révoltes arabes si nous les cadastrons à l'intérieur du monde mondialisant qu'on nous offre aujourd'hui comme garantie d'un bonheur néocapitaliste universel. Car ne persistons-nous pas à réduire les ensembles (« Afrique », « Amérique latine », « Europe »...) afin, croyons-nous, de les mieux plier, et plus vite, au grand métarécit postlibéral ? En tant que coordonnateur de cet ouvrage, je fais mienne, dans

le contexte de cette *novlangue* tenace, la position du philosophe Mustapha Chérif, lorsqu'il écrit : « Nous refusons la suffisance avec laquelle certains parlent du monde musulman, comme si ce monde était homogène, inférieur à un certain Occident, susceptible de n'accéder à une certaine dignité que dans la mesure où il s'en rapproche : l'idéal pour ses détracteurs étant qu'il finisse par se nier et s'identifier à lui⁸ ». Cette suffisance, elle revient comme un retour du refoulé chaque fois que l'on tente de ramener les écritures et les pensées arabo-musulmanes à nos confortables paramètres. Ce qui ne signifie pas que l'on doive verser dans un culturalisme de bon aloi, mais plutôt que l'écoute et la lecture doivent tabler sur le multiple, même si l'expression « le Printemps arabe » revient à plusieurs reprises dans le présent ouvrage. En fait, seule la liberté ne prend pas de « s »⁹ puisqu'au-delà des besoins, elle aime les désirs et que la richesse de ses figures rend ardue sa réduction à un attracteur transcendantal comme le Capital. Si les demandes des Égyptiens semblaient calquées sur celles des Tunisiens (des emplois, des denrées de bases à prix abordable, l'opposition à la corruption et à la torture et le départ du président Hosni Moubarak, « allié » des Américains et d'Israël), on a rapidement constaté à quel point celles des populations du Maroc, de l'Algérie, du Bahreïn, d'Oman, de la Jordanie, du Yémen, si elles rejoignaient celle, fondamentale, du départ de dirigeants autoritaires et de dictateurs sanguinaires, diffèrent considérablement en fonction de leur tissu social, politique, religieux et économique respectif.

Ce livre est un pari risqué, car au moment de mettre sous presse, personne, ni en Orient ni en Occident, ne saurait prédire sur les peuples de la région et sur le monde les effets réels de ces révoltes. C'est pourquoi les collaborateurs et collaboratrices s'en tiennent aux Printemps arabes *comme tels*, si l'on peut parler ainsi. Autrement dit, plutôt que d'aller dans le sens des dossiers comme ceux du *Courrier international*, de *Manière de voir* ou du *Monde diplomatique*, il s'agit de faire entendre les voix des interstices, habituellement inaudibles, et que les médias rejettent parce que non rentables ou trop écorchantes pour nos oreilles bien-pensantes.

8 « Ouverture », dans *Derrida à Alger*, Arles, Alger, Actes Sud, Barzakh, 2008, p. 15.

9 Allusion à un passage du discours de l'ex-dictateur tunisien Ben Ali.

Si on a pu, comme l'historien Marc Ferro, confronter un à un les stéréotypes des analyses occidentales et identifier certaines caractéristiques communes des révoltes arabes – l'incapacité des islamistes à instrumentaliser ces dernières allant de pair avec l'« occidentalisation » des conflits, le rôle majeur de la jeunesse et des nouveaux médias¹⁰ –, j'ai voulu, dans le polylogue que constitue cet ouvrage, proposer une rencontre entre plusieurs registres de discours (poésie, slam, théâtre, entrevue, essai politique, témoignage, etc.), différentes disciplines (sciences politiques, anthropologie, philosophie, etc.), différentes générations, voire même entre différentes cultures, tout en prenant soin de ne pas exclure des voix moins expérimentées ou qui ne correspondraient pas au système de valeurs attendues. Par exemple, il faut lire les deux textes de l'auteur-compositeur Frédéric Galbrun non comme des poèmes, mais comme des paroles de chanson ou comme on entend du slam et du rap/poésie, chacun étant ici libre d'inventer sa propre rythmique, d'imaginer ses propres *samplers*. Nous voilà déjà en plein cœur de l'hybridité que vivent aujourd'hui les jeunes masses du monde arabo-musulman, à l'écoute tout autant de leurs traditions que de celles qui leur parviennent d'Occident.

Ce parti pris va de pair avec la tentative de déjouer l'« idée » de ce que, par empressement médiatique et abus de langage, on parle d'*un* Printemps arabe, alors qu'il y a eu *des* Printemps arabes, qui s'étirent d'ailleurs dans d'autres saisons. Et cela vaut autant pour l'individu que pour les collectivités.

D'abord, quoi qu'on en dise, chaque individu traverse l'événement d'une manière absolument singulière, comme Sarah, la jeune hôtesse de l'air, et son mari, l'écrivain Yazan, que nous fait connaître l'anthropologue Yara El-Ghadban. Loin d'incarner simplement des types statiques qui resteraient identiques quelles que soient les situations, il s'agit ici de « héros » mus par une pulsion contestataire qui les amène à poser des gestes traduisant les aspirations de leur génération et interrogeant l'univers discursif concentrationnaire dans lequel ils évoluent. Au gré de son parcours, Yara nous invite en

10 « 1789-2011 : déferlantes révolutionnaires », *L'Histoire*, n° 365 – juin 2011, p. 11-12. Marc Ferro essaie en outre de dégager les dénominateurs communs entre les soulèvements arabes et les révolutions de 1789, 1848 (le Printemps des peuples), 1917 et Mai 68.

prime à une réflexion sur les lieux communs concernant le rôle des nouveaux médias et des prétendus cybermilitants dans les révoltes arabes. S'il est certain que ces mouvements de masse sans leader ont largement bénéficié de la technologie – ce qui constitue, on le sait maintenant, un phénomène marquant de ce gigantesque *work in progress* –, il serait cependant naïf de prétendre que Facebook et Twitter ne manipulent pas tout autant l'information que CNN ou Al-Jazeera et que les pouvoirs sont restés passifs. La question est ici de savoir qui contrôle ces médias et les messages qu'ils induisent chez ces populations.

Cela dit, c'est également la singularité de chaque humain qui ressort à la lecture des articles que Mustapha Benfodil publiait dans le journal *El Watan* en février 2011 et que nous reproduisons ici pour l'éclairage d'une précision chirurgicale qu'ils jettent sur l'actuelle révolte algérienne au quotidien. Le lecteur pourra ainsi reconstituer presque en direct une manifestation ayant eu lieu en février 2011 et faire connaissance, non seulement avec des opposants tels que M^e Ali Yahia Abdennour et Amazigh Kateb, le fils de Kateb Yacine, mais également avec Lakhdar Malki, «le "Bouazizi" de la BDL» ainsi que les jeunes Walid, Djillali, Azzeddine et Madjid, tous aux prises avec l'impossibilité de poursuivre des études dignes de ce nom, cela sans compter la visite de la Cité sordide de Diar El Kef, un espace où sont maintenus dans l'infra-humanité ses habitants désespérés. Il en ressort un tableau aussi morose que celui que peint Carole Ammoun dans son court et intense récit. L'auteure suit de son côté le destin d'Ahmad, un jeune homme qui, se trouvant au mauvais endroit au mauvais moment, est détenu et torturé, pratique courante au cœur de ces régimes. Avec une remarquable économie de moyens, elle traduit parfaitement l'état de souffrance extrême auquel il est sujet, la destruction de sa famille, l'entrée en folie de son épouse. Et voilà qu'à l'instant où, après des années d'enfer, il allait enfin reprendre pied parmi les sur-vivants, il est à nouveau assassiné.

Sur le plan sociétal cette fois, pour extrêmement complexe que soit dans chaque cas précis la réponse, l'une des questions consiste à se demander à quels intérêts économiques et politiques répond par exemple une intervention militaire comme celle de certains pays

occidentaux en Lybie ou le laisser-faire comme devant le massacre perpétré aux yeux de la communauté internationale par Bachar El-Assad en Syrie. Il convient de rappeler que Mouammar Kadhafi, qui, dans son délire, accusait ses opposants d'être à la solde d'Al-Qaïda et d'avoir pris des pilules hallucinogènes, veillait aux plus importantes réserves de pétrole de l'Afrique et que les contestations du monde arabe provoquèrent une véritable flambée des prix du pétrole : le 25 février dernier, la Brent cotait le baril à 110.06 \$ US. Pour les pétrolières, c'était une manne inespérée. Sans aucunement se réduire à l'analyse politique, c'est malgré tout cette question que soulève en ouverture de cet ouvrage la poète brésilienne Renata Azevedo Requião : Hillary Clinton s'interroge-t-elle sur la nature du capital politique qu'elle pourra tirer de l'assassinat d'Oussama Ben Laden, comme lorsqu'elle téléphonait au roi Saoud pour lui demander d'accueillir Ben Ali en échange de lucratifs contrats ? Ici, comme chez Proust, les noms de lieux jouent comme des signifiants désignant en creux la *smart diplomacy* qui va de pair avec le *soft power* au moment où la Maison Blanche mise, contrairement au régime de George Bush, sur le rapprochement avec le Pakistan.

Il est en tout cas très loin d'être acquis que les peuples arabes ne soient pas en train de se faire voler leurs révoltes (mot que j'ai tendance à privilégier à celui de révolution). Les exemples de la Libye et de la Syrie parlent d'eux-mêmes par l'extrême cynisme de leurs dirigeants, mais ceux de la Tunisie et de l'Égypte demeurent encore inquiétants. La rue est peut-être implacable, mais les oligarchies transnationales du Capitalisme Mondial Intégré le sont encore davantage et n'hésiteront pas à tuer autant que le nécessitent les humeurs de leurs actionnaires. Le peuple aura beau manifester, il y a déjà longtemps que les jeux sont faits et les caravanes de la liberté devancées par les avions furtifs. La quelque vingtaine d'auto-immolations depuis celle de Mohamed (en Algérie, au Maroc, au Soudan, au Darfour...) ne saurait émouvoir les grandes places boursières.

Où conduiront ces révoltes ? Bien présomptueux celui ou celle qui oserait aujourd'hui avancer des prédictions assurées. C'est ici que s'impose une réelle disponibilité d'esprit, alors que tout nous invite au contraire, nos horizons occidentaux étant formés aux

stéréotypes les plus rétrogrades et nous empêchant de lire, au point où, quand ils ne se soumettent pas à nos consciences étroites, nous croyons les problématiques mal éclairées, les textes mal écrits, voire illisibles. Ce qui montre à quel point nos imaginaires ont été colonisés par les grands médias, lors même que nous sommes convaincus de notre liberté de pensée. C'est bien là, dans ce trou de réflexion, que le néofascisme fait son lit, ainsi que l'illustre la montée de l'extrême droite en Europe ou, plus radicalement, un geste fou comme celui d'Anders Behring Breivik, l'homme qui se sentit investi de la mission de stopper l'invasion musulmane en Occident.

C'est dire la force d'impact de ce vaste mouvement (même les dirigeants chinois se montrent préoccupés) qui peut embrouiller les esprits en qui, en outre, ne peut pas – c'est là un point majeur – être détaché d'une certaine séquence événementielle: 1948: création de l'État d'Israël au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale; 1952: Révolution égyptienne; 1967: Guerre des Six Jours; 1979: Révolution iranienne; 1990-1991: première Guerre du Golfe; 2001: attentat du World Trade Center; 2003: seconde Guerre du Golfe; 2011: assassinat d'Oussama Ben Laden par le Team 6 des Navy Seals¹¹. Comment pourrait-on isoler les soulèvements du monde arabe de l'histoire et de la macropolitique, des relations internationales et de la géostratégie régionale, au fond des agencements hypercomplexes qui ne cessent de se recomposer pour former des rhizomes politiques, sociaux, économiques et culturels imprévus? Il serait par exemple difficile de saisir le parcours et la chute d'Hosni Moubarak sans se rappeler qu'après le socialisme de Nasser, dans les années 1960, et après la politique d'ouverture économique des années 1970, préconisée par Sadate – laquelle mena à la destruction systématique du secteur public et à la privatisation favorisée par les Britanniques et les Américains, amenant des licenciements massifs –, le pays se retrouvait complètement déstructuré au moment où il prenait le pouvoir en 1981 avant d'être appelé à jouer un rôle clairement pro-israélien dans la région. Sauf que désormais, Washington ne contrôle plus ni les dirigeants

11 Dans un article intitulé «The Burden of Victory» (*Newsweek*, 16 mai, 2011), Stephen L. Carter signale que la mission confiée aux Navy Seals soulève des questions morales, d'autant plus que les renseignements ayant conduit à la découverte de la cache de Ben Laden auraient été obtenus sous la torture (*enhanced interrogation*).

arabes ni le lobby pro-israélien. Dans ce contexte, le refus par Israël et les États-Unis et le Canada de la demande par Mahmoud Abbas, le président de l'Autorité palestinienne, de la reconnaissance d'un État palestinien indépendant à l'ONU, laisse présager de sombres jours.

Quoi qu'il en soit, il eut été impensable de réfléchir aux Printemps arabes sans prendre en considération l'état des relations entre Israéliens et Palestiniens, enjeu majeur de la région et, plus largement, du monde. Songeons à l'inquiétude palpable et bien compréhensible du peuple libanais dans cet agencement de devenirs et de flux. Quels rôles joueront le Qatar, l'Arabie saoudite, les Émirats arabes unis, le Koweït et la Turquie? Comment les forces en présence – internes et externes – se redistribueront-elles loin des caméras? Quelles seront les conséquences économiques et sociales réelles sur l'Iran et l'Irak, la Somalie, le Soudan, la Mauritanie, Djibouti, ou, plus largement encore, sur l'Afghanistan, le Pakistan, l'Albanie et sur certains pays d'Afrique – la Chine ayant rapidement « réglé » la question. Ces interrogations dépassent évidemment le cadre de cet ouvrage, même si on ne peut pas les « oublier ».

Pour revenir au conflit israélo-palestinien, peut-être sont-ce les jeunes qui, cette fois encore, viendront un jour à bout de l'intransigeance de l'État hébreu. Phénomène inédit, on a récemment vu des manifestations (plus de 400 000 personnes) protestant pour les mêmes motifs que dans les villes du Delta égyptien, à savoir contre le coût de la vie et les inégalités sociales. Aveuglés par leur idéologie révisionniste, les faucons du Likoud et Benyamin Netanyahu seraient bien avisés de se montrer enfin attentifs à l'exaspération des jeunes puisque le coût humain d'un grand Israël incluant la Cisjordanie et la bande de Gaza est depuis longtemps trop élevé pour toutes les parties. Familier de la région, l'anthropologue Gilles Bibeau nous aide à nous y repérer en estimant les effets potentiels des révoltes arabes sur les négociations entre Israël et la Palestine et en appelant une issue positive qui passe nécessairement par la mise au rancart des vieux antagonismes et la cessation de la colonisation. À son analyse engagée fait écho la perspective adoptée par Wadad Kochen-Zebib dans sa lecture subtile de l'œuvre du grand poète Mahmoud Darwich qui convoque – pourrait-il en

être autrement? – les grands mythes, encore une fois au-delà des conjonctures actuelles. Car être Palestinien revient à être apatride, à ne plus habiter sa langue et sa contrée, à « côtoyer les abîmes du néant ». À cette croisée des chemins se retrouvent pour Wadad Césaire et les Anciens, Sophocle en tête, attentifs aux oiseaux et à leurs chants, à leurs langues, à leurs identités. Tous les collaborateurs et collaboratrices de ce livre pourraient se joindre au colloque, car il s'agit toujours, ainsi que le soutient avec force Essedik Jeddi lorsqu'il défend l'idée d'une révolution de l'Olivier en réintroduisant dans les secousses tunisiennes la valence rurale, d'habiter, de produire un lieu géopoétique où puissent être mis au travail l'imaginaire et le fantasme, afin de semer la prétendue *realpolitik*. N'est-ce pas au fond ce que clamaient haut et fort de manière courageuse les auteurs du cyber-manifeste écrit en décembre 2010 publié sur Facebook et intitulé *Gaza Youth's Manifesto for Change*? Le début se lit comme suit: « Fuck Hamas. Fuck Israel. Fuck UN. Fuck UNWRA. Fuck USA! We, the Youth in Gaza, are so fed up with Israel, Hamas, the occupation, the violations of Human Rights and the indifference of the international community¹². » Peut-on être plus clair? En fait, ces jeunes dénoncent les emprisonnements arbitraires, la torture, l'humiliation, les crimes de guerre, les conditions sanitaires horribles, l'absence de liberté de mouvement et de pensée. Moins radicale en apparence, la courte pièce de Caryl Churchill foule les mêmes sentiers: « Ne lui dis pas de penser « Juifs » ou « non-Juifs ». *Sept enfants juifs. Une pièce pour Gaza*, qui clôt bellement ce collectif, met en lumière la situation telle qu'elle se présentait à Gaza en 2009 laquelle, il faut l'admettre, loin de s'être améliorée, s'est aggravée. Aussi circonscrite dans le temps que paraisse l'« intervention » de la dramaturge britannique, elle retisse, comme la poésie de Darwich, les grandes fictions de l'Histoire: de la Varsovie de 1943, année de l'insurrection du ghetto, à la guerre de Gaza en 2008-2009, nous parcourons mille et un territoires qui nous conduisent de la signature, en 1946, du traité entre la Pologne et la Yougoslavie, à la Déclaration de l'Indépendance

12 À ce sujet, voir l'article d'Ana Carbajosa, « Fuck Hamas! Fuck Israel! Gaza Youth offers up a cry of despair », *The Guardian*, 7 janvier 2011, p. 3. Les auteurs de ce manifeste sont trois jeunes hommes et deux jeunes femmes, étudiants et séculiers, deux des membres du groupe ayant été détenus à plusieurs reprises pour « comportement immoral ».

d'Israël puis aux événements malheureux qui ont jalonné ce dialogue de sourds.

Souhaitons donc que cet ouvrage, sorte de *snapshot* des Printrtemps arabes, introduise à une réflexion plus globale sur les virtualités ouvertes par la Raison et les Affects des peuples arabes. Si beaucoup de sang a coulé, c'est avec l'espoir heureusement fou que de nouvelles créations individuelles et collectives puissent voir le jour.

Lors d'une discussion que j'avais avec Youssef Seddik, il évoquait le refoulé européen de l'Islam en donnant l'exemple du poème de Victor Hugo, «L'an Neuf de l'Hégire» (*La légende des siècles*), qui concerne la mort du prophète Mahomet. Mais je me permettrai d'ajouter que, quoi qu'on prétende, ledit refoulé ne touche pas que l'Europe et concerne le Monde tel qu'il va aujourd'hui, d'où l'impérieuse nécessité d'estimer ce qui se passe à l'aune de l'Humanité, que l'on entretienne ou non à son égard un sentiment de cynisme.

Dans son célèbre traité politique publié en 1902, *Que faire?*, Lénine, inspiré comme bien des révolutionnaires par le roman de son compatriote Nikolai Tchernychevski, publié en 1862, se demandait «Par où commencer?» lorsqu'on veut organiser un parti révolutionnaire. On dira que le marxisme-léninisme a vieilli. Qui le contesterait? Mais ce qui du propos de Lénine rejoint notre époque tient à l'impératif de nouer l'ardeur révolutionnaire à une armature théorique, sans quoi les revendications économiques et sociales du peuple sont tout bonnement récupérées par les opportunistes et les puissants de tout poil, maîtres fondamentalistes du Capital. En d'autres termes, et pour vous laisser, lecteurs, lectrices, entrer dans ce gigantesque puzzle, aux révoltes et révolutions – pas toutes abouties, loin de là – doit maintenant succéder le travail de pensée. Or celui-ci ne sera possible que si l'on prend acte du fait qu'il peut se déployer selon des modalités inconnues, à-venir, imprévisibles... qui se saisissent de l'Histoire à des endroits inouïs, ainsi que le fait le jeune rappeur français Soprano (Saïd M'Roumbaba), d'origine comorienne, qui sait faire fructifier à merveille les impensables. Témoin, son propre nom d'artiste, repris à la série télévisée *Sopranos*, dans laquelle le héros s'adresse régulièrement à son psychanalyste. La polyphonie et le dialogisme sont ainsi au cœur d'une réflexion qui commence avec *Psychanalyse avant l'album*, le

mixtape sorti en 2006 avant *Puisqu'il faut vivre*, son premier album solo. Il y a là, entre Frédéric Galbrun et Soprano, une étrange et fortifiante rencontre : si l'auteur des deux chansons qu'on trouve dans cet ouvrage-ci s'appuie sur la psychanalyse, Gurdjieff et le soufisme pour retrouver son égyptianité, Soprano n'hésite pas lui non plus à mettre de l'avant le désir du sujet de l'Histoire collective. Dans la superbe chanson Hiro, où les vocalises de la chanteuse Indila modulent le texte, la conscience historique aiguë vient dire à quel point la filiation et la transmission s'inscrivent dans les traces des événements qui le traversent. La naissance de ses enfants, Lenny et Inaya, tout comme la présence de son grand-père, sont alors envisagées à la lumière du crash du vol 626 de la Yemenia reliant Sanaa aux Comores, entre le séisme de 2010 à Haïti et Katrina, entre Martin Luther King et Barack Obama, entre Malcolm X et Daniel Balavoine, entre Nelson Mandela et Coluche, l'arrivée de Mahomet à Médine, la traversée de la Mer Rouge par Moïse, la marche du sel lancée par Gandhi, Lady Diana, Jimmy Hendrix, Mohamed Ali, Michael Jackson, Jésus, Rosa Parks, le commandant Massoud, Adolph Hitler et tant d'autres figures. Non, l'Histoire n'est pas linéaire et la réduire à ce que nous pouvons en entendre à partir de notre lieu en refusant de nous décentrer conduit toujours à des Printemps arabes.

لا خوف بعد اليوم

Ne plus jamais avoir peur

Mon droit de chanter Wadad Kochen Zebib	137
Un surplace dangereux Israël comprend-il vraiment ce qui se passe au Moyen-Orient? Gilles Bibeau	155
Sept enfants juifs Une pièce pour Gaza Caryl Churchill	179
Notices biographiques	185

Un printemps nouveau pour tous les peuples

Ressurgissent des mots que l'on croyait révolus comme la tendresse de la révolution. D'autres expressions se profilent comme dignité, jasmin. Les peuples debout s'inventent des printemps. Solidaires, des voix s'associent dans la diversité (regards, discours, générations, tons) et dans le respect de l'autre pour donner à lire et à voir la complexité d'un univers. Ici défile le monde arabe sous de multiples formes : la poésie, le rap, la mémoire, l'analyse, la chronique, l'intimité des femmes et des hommes. Bref, l'existence. Les auteurs viennent de tous les horizons et de tous les milieux. Cet ouvrage aura l'avantage de rompre avec les poncifs, en établissant simplement les faits, les expériences du vécu afin que résonne la *raison arabe*.

Les auteurs

Camille Ammoun, Carole Ammoun, Mustapha Benfodil, Gilles Bibeau, Caryl Churchill, Yara El-Ghadban, Frédérick Galbrun, Karim Jbeili, Essedik Jeddi, Nadine Ltaif, Wadad Kochen Zebib, Annick Andréane Peterson, Michel Peterson, Renata Azevedo Requião, Youssef Seddik.